
Constant Hamès

Anna Caiozzo, Images du ciel d'Orient au Moyen Âge. Une histoire du zodiaque et de ses représentations dans les manuscrits du Proche-Orient musulman

Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne,
2003, 485 p. (préface de M. Barrucand) (bibliogr.,
index, 48 planches couleur, annexes, graphiques)
(coll. « Islam »)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Constant Hamès, « Anna Caiozzo, *Images du ciel d'Orient au Moyen Âge. Une histoire du zodiaque et de ses représentations dans les manuscrits du Proche-Orient musulman* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 124 | octobre - décembre 2003, document 124.7, mis en ligne le 24 octobre 2005. URL : <http://assr.revues.org/789>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/789>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

On les retrouve ici en dernière partie et les contributions missiologiques des années soixante ont beaucoup souffert du développement récent de l'histoire et de l'anthropologie des missions, sauf l'article majeur sur « Flux et Reflux de la christianisation camerounaise » qui avait déjà été largement repris dans l'ouvrage précédent sur la sociologie de la conversion des Duala (*Le peuple du Fleuve*, Karthala, 1996). On aurait pu imaginer, surtout pour la seconde partie, d'autres regroupements. C'est ce qu'illustre la dispersion dans les deux recueils des articles tournant d'une part autour de la question du prophétisme et de la sorcellerie et ceux qui concernent les lectures bwitistes et girardiennes du sacrifice. Ceux-ci, pour le coup, méritaient à eux seuls un ouvrage. R.B. rappelle que Bastide avait eu raison de l'encourager pour sa thèse d'État à ne pas s'engager dans la comparaison du culte syncrétique du Bwiti gabonais et du prophétisme harriste ivoirien. Il reste que bousculant heureusement par la suite la consigne bastidienne en suivant plutôt l'exemple magistral de Balandier (comparant systématiquement Bwiti gabonais et prophétisme congolais) c'est bien les aller-retour entre ces deux terrains et la réflexion sur ces deux expériences fortes de sa vie d'ethnologue qui ont conduit R.B. à produire ses meilleures analyses comparatives des innovations religieuses africaines en tant que réponses au défi de la sorcellerie, ce mal qui reste la pierre d'achoppement du christianisme.

Les lectures girardiennes du Bwiti sont autant une introduction à la pensée de R. Girard qu'une révélation des enjeux de la quête initiatique de l'ethnologue. On peut dire que si R.B. regrette de ne pas s'être initié au Bwiti comme l'ont fait d'autres Blancs du Gabon, il a néanmoins un jour, comme il le dit, « rencontré » R. Girard et est devenu « son disciple ». Le dévoilement girardien du secret ultime du sacrifice et du mécanisme victimaire lui a permis de mieux comprendre les secrets de ce culte initiatique, comme, à l'inverse, le détour par le sacrifice et la manducation de l'Eboga l'a éclairé sur le « sens pratique » du sacrifice du Christ et de la communion chrétienne. La comparaison avec l'expérience initiatique de l'auteur des *Yeux de ma Chèvre*, son collègue jésuite et ethnologue E. de Rosny, dont la révélation a la même teneur – le drame de l'entre-dévoration généralisée qui est au cœur des relations humaines – illustre le même cheminement, cette redécouverte de soi dans l'autre où l'on trouve le secret du secret.

André Mary.

124.7

CAIOZZO (Anna).

Images du ciel d'Orient au Moyen Âge. Une histoire du zodiaque et de ses représentations dans les manuscrits du Proche-Orient musulman. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, 485 p. (préface de M. Barrucand) (bibliogr., index, 48 planches couleur, annexes, graphiques) (coll. « Islam »).

« Ce livre s'adresse tout d'abord aux amateurs d'art islamique puis aux connaisseurs des images du ciel (...) qui prennent plaisir à une plongée dans l'univers spirituel d'un certain Moyen Âge (...) qui pose le monde comme régi par des forces immatérielles, conception selon laquelle les corps terrestres sont reliés aux astres et soumis à leur domination » (M. Barrucand, préface).

Selon l'auteur, ce sont trois cieux différents que les dessinateurs-enlumineurs représentent dans leurs manuscrits, suivant trois visions, intellectuelles et sociales de la voûte céleste, lorsque celle-ci est appréhendée à travers les constellations et, en particulier, celles du zodiaque et des planètes qui s'y déplacent. Il y aurait ainsi un zodiaque astronomique, un zodiaque astrologique et enfin un « zodiaque du magicien ou du sorcier » qui « attend la conjonction planétaire favorable à la fabrication de talismans et à la conjuration des astres » (p. 14).

Il semble bien en effet que l'un des ouvrages manuscrits examinés en perspective historique et plastique, le *Livre des étoiles fixes*, rédigé par le Persan as-Sûfi (X^e-XI^e siècles) réponde dans son iconographie à une volonté descriptive *astronomique*, non seulement des constellations du zodiaque mais de la totalité des 48 constellations connues.

Mais quelles sont les sources, tant iconographiques que textuelles, dans lesquelles as-Sûfi a puisé ? La question est abondamment traitée dans le chapitre I (« La naissance du zodiaque ») de cette première partie. Parcours passionnant et érudit qui fait se lever les constellations zodiacales tant à Sumer qu'à Babylone puis dans les mondes gréco-égyptien et romano-byzantin.

Il faut signaler que la recherche se situe dans une perspective d'histoire de l'art et des représentations iconographiques, négligeant jusqu'à un certain point les textes qui les accompagnent éventuellement. Les titres des ouvrages en arabe auraient ainsi pu recevoir parfois une traduction mieux choisie. Mais l'option retenue se focalise sur les figures, les dessins, les peintures, les gravures et en conséquence l'ouvrage est copieusement illustré au trait et comporte en annexe 48 belles

photographies en couleur. Ceci n'évite pas, tant la matière est abondante et nécessitant des explications, un accompagnement descriptif des figures et des sources manuscrites, part très importante (et parfois laborieuse à la lecture) du livre

L'histoire iconographique des constellations zodiacales astrologiques (2^e et 3^e parties) est illustrée par l'œuvre d'Abû Ma'shar, *Introduction à la connaissance des règles des étoiles*, ouvrage fondateur de l'astrologie en milieu musulman, rédigé au IX^e siècle et donc antérieur d'un ou deux siècles à celui d'as-Sûfi. Et si la distinction entre astronomie et astrologie est, d'après l'A., revendiquée par Abû Ma'shar, l'ambiguïté ou plutôt la non-séparation conceptuelle et fonctionnelle entre les deux semble être la norme. « Durant toute la période médiévale, la plupart des astronomes orientaux faisaient office d'astrologues auprès des califes et des puissants » (p. 6). D'ailleurs, « as-Sûfi rédigea, en outre, un traité d'astrologie » (p. 62). Significativement, la langue arabe n'a pas de lexique pour établir une distinction entre les deux « sciences » ou entre leurs praticiens.

Autre phénomène à verser à ce débat, les manuscrits d'Abû Ma'shar ne sont pas illustrés, pas plus que d'autres de son époque et il faut attendre la fin du XII^e, voire du XIII^e siècle pour trouver une iconographie astrologique en pays musulman (p. 143). Autrement dit, l'iconographie du ciel, définie comme astronomique ou astrologique, apparaît dans les mêmes temps en orient musulman, c'est-à-dire au XIII^e siècle : cela aurait sans doute mérité plus de réflexions.

Du ciel de l'astrologue dont la science est essentiellement prédictive, on passe à l'utilisation généralisée des données astrologiques pour influencer cette fois le cours des choses par la fabrication de recettes dont l'efficacité dépend, au départ, de l'inscription dans une conjoncture astrologique précise. C'est le ciel « du magicien et du sorcier » dont traite la 4^e et dernière partie. L'exemple cité de l'ouvrage de magie d'al-Bûnî, *Le soleil des connaissances*, du XIII^e siècle, illustre parfaitement l'invasion profonde (et durable !) de l'astrologie dans la talismanique. Dès le XIV^e siècle, Ibn Khaldûn condamnera l'usage de l'astrologie mais aux XX^e et XXI^e siècles, on découvre à peine l'impact au long cours de cette forme de pensée qui a traversé les siècles.

On aura compris que l'ouvrage est fondamentalement un outil de documentation et de travail, bourré de références et de figurations. Il est impossible en quelques lignes de rendre compte de la richesse documentaire contenue

dans cette somme. Il fallait bien du courage et sans doute de l'audace pour réunir Sumer, Babylone, l'Inde, Byzance, l'Iran, le monde turco-mongol, etc ; à travers thèses, manuscrits, monuments, monnaies et images de toutes sortes. Les bases sont posées pour développer des questions importantes dont certaines auraient pu affleurer, au moins au titre des conclusions. Par exemple, si l'A. utilise le terme « islamisation des planètes » (p. 229), elle ne s'en explique pas et ne s'interroge pas : quels rapports entre ces zodiaques et planètes et l'islam ? Sur le même plan, devant cet ouvrage qui est une avalanche de reproductions figurées, que dire du statut de l'image en islam ? Pourquoi l'image règne-t-elle en orient musulman et est-elle apparemment bannie du Maghreb ? Ne découvre-t-on pas finalement une superbe unité du monde antique (dont l'islam fait partie), dans le domaine de l'astrologie-astronomie et de ses représentations, bien au-delà des clivages des religions mais aussi bien au-delà de clivages dits civilisationnels (sémite/indo-européen) qui s'évanouissent ici complètement ?

La bibliographie est énorme (Marquès-Rivière : écrire pantacles et non pentacles), l'index indispensable (ajouter Ostanès).

Constant Hamès.

124.8

CAPONE (Stefania).

La Quête de l'Afrique dans le candomblé – Pouvoir et tradition au Brésil. Paris, Karthala, 1999, 345 p. (bibliogr., index, glossaire).

Depuis la fin des années 1950 et les grands ouvrages classiques de Roger Bastide sur les religions afro-brésiliennes, la bibliographie scientifique sur ce sujet s'est accrue dans des proportions impressionnantes (cf. Marion Aubrée, « Recherches récentes sur les religions afro-brésiliennes », *Cahiers du Brésil Contemporain*, n° 35-36, 1998). Autant dire que le champ afro-brésilien a été abondamment labouré par les anthropologues et les sociologues des religions ; il est aujourd'hui bien connu. L'intéressant ouvrage de S.C. parvient néanmoins à faire progresser les connaissances sur certains points. On en retiendra trois.

En premier lieu, l'auteur montre comment la tradition nagô s'est imposée comme la tendance religieuse afro-brésilienne la plus prestigieuse. On sait depuis fort longtemps qu'il existe plusieurs « nations » dans le candomblé, qui se réclament de différentes traditions africaines : angola, nagô, jeje, etc. Mais S.C. montre bien que la hiérarchie entre ces variantes religieuses